Examen ou concours : Série* :

Spécialité/option :

Repère de l' épreuve :

Épreuve/sous-épreuve :
(Préciser, s'il y a lieu, le sujet choisi)

Numérotez chaque page (dans le cadre en bas de la page) et placez les feuilles intercalaires dans le bon sens.

65

Note : /20

Appréciation du correcteur (uniquement s'il s'agit d'un examen) :

* Uniquement s'il s'agit d'un examen.

« Connais-toi toi-même » pouvait-on lire sur le fronton de l'oracle de la Pythie à Delphes. Cela pouvait signifier que chacun doit être capable de savoir de façon claire qui il est, en d'autres terme quelle est l'idée précise à laquelle il renvoie lorsqu'il dit « Je ». Or, pour le savoir, il faut justement être conscient que ce « Je », c'est moi, moi qui parle, ce qui au premier abord semble être une évidence. La conscience de soi, que nous pouvons définir comme la connaissance du fait que « Je » existe, ainsi que comme la capacité à ressentir diverses choses et à prendre du recul pour réfléchir sur soi-même d'un point de vue extérieure, paraît conduire nécessairement à la connaissance de soi, c'est-à-dire le fait de savoir en quoi consiste « Je », à quoi correspondent mes émotions, mon identité, quelles sont mes qualités, le tout sans omettre la moindre zone d'ombre. Or, est-ce simple d'accéder à cette connaissance de soi à partir de la conscience de soi? Pas du tout, car encore faut-il savoir précisément qui nous sommes et que faire de nos sensations et de nos pensées. Cette difficulté nous amène à la question suivante: Dans quelle mesure pouvons-nous affirmer que la capacité à réfléchir sur nous-même au moyen du terme « Je » nous permet-elle d'obtenir des connaissances sur ce « Je »?

N° 1/1??

Il est interdit aux candidats de signer leur composition ou d'y mettre un signe quelconque pouvant indiquer sa provenance.

Dans une première partie, nous verrons que nous avons conscience de nous-même et que cette conscience nous permet de nous connaître. Cependant, nous verrons dans une seconde partie que la conscience de soi est fragile et qu'elle souffre des limites. Enfin, nous observerons dans une troisième partie qu'il est possible de se connaître sans avoir conscience de soi.

Tout d'abord, il faut comprendre de quelle manière nous parvenons à cette conscience de soi. Cela passe d'abord par la raison. Par sa capacité à raisonner, l'homme peut s'interroger sur le vrai et réaliser qu'aucune de ses certitudes n'est fiable, c'est ce que propose René Descartes dans ses <u>Méditations métaphysiques</u> : peut-être en effet que ce que l'on tient pour vrai n'est que le produit factice d'un malin démon. Cependant, Descartes relève que nous pouvons penser au malin démon, penser que les choses sont trompeuses, penser que nos sens ne sont pas dignes de confiance. Qui est à l'origine de ces pensées ? C'est nécessairement moi, et ce même si mes pensées sont fausses. Donc, le fait que je pense permet de déduire que j'existe « Cogito ergo sum ». À partir du moment où je suis capable de formuler une pensée, je suis capable de savoir avec certitude que j'existe, ce qui m'ouvre la voie vers la connaissance de moi-même. Cette conscience de soi découle d'une démarche rationaliste, centrée sur la faculté de raisonnement, mais elle peut également procéder d'une démarche empiriste, centrée sur l'expérience sensible, assurance de plus de la crédibilité que nous avons à avoir conscience de nous-mêmes.

N° 2.11

En effet, nous sommes capables de savoir que nous existons par l'expérience. En approchant sa main du feu, nous percevons de la chaleur, preuve que notre main existe et correspond à une réalité matérielle. Mais cette expérience ne fait que confirmer la conscience de notre corps. Comment s'assurer que ce corps correspond à un « Je » concret ? Nous pouvons dans un premier temps nous placer face à un miroir. En observant la similitude entre notre corps et son reflet, nous voyons que nous n'existons pas que pour nous-mêmes et que les autres peuvent nous percevoir. De plus, nous avons confirmation de l'existence de « Je » quand quelqu'un nous parle. Ce faisant, la personne ne nous parle pas comme à un être inanimé, pas plus qu'elle ne parle à notre corps. Non, elle s'adresse à « Je » elle reconnaît notre existence en faisant de nous un acteur social, en attendant de nous que l'on réponde à ses questions et que l'on respecte certains codes comme la politesse. Si j'existe en dehors des autres et puis avoir conscience de moi en dehors de tout contact humain, notamment par le cogito, la vie en société renforce la conscience que j'ai de moi-même en me rappelant continuellement que je suis « Je ». Cette conscience de ~~soi~~ soi permet de s'interroger sur soi-même, de réfléchir à ses sensations et émotions, de prendre du recul comme si nous voulions nous observer depuis l'extérieur, en toute neutralité, afin d'arriver à la ~~conscience de soi~~ connaissance de soi.

Cette connaissance s'obtient donc par la réflexion, en nous demandant par exemple « Quelles sont mes qualités et quels sont mes défauts ? » ; en bref en faisant de « Je » un objet d'analyse. Nous pouvons aussi nous connaître grâce à l'expérience, par exemple en goûtant un nouvel aliment afin d'en apprendre davantage sur nous goûts. ~~Cependant~~ Toutefois, il faut relever

N° 3.1.11

ne rien écrire dans la partie barrée

que ces expériences visant à mieux se connaître sont dictées par la raison, car il faut ~~avoir~~ conceptualiser l'expérience, aussi simple soit-elle, avant de la mener à bien. Suivant nos réflexions, la conscience de soi, en plus de permettre, par exemple, d'étudier nos émotions, permet de relier la masse d'informations contenue dans nos souvenirs au terme « Je ». Ainsi, nous pouvons nous connaître dans le temps, par exemple en nous remémorant notre enfance ou nos activités de la veille. De plus, la conscience de soi permet par exemple de voir un individu sur une ~~photo et~~ photographie et de dire « C'est moi », car nous reconnaissons notre propre corps et nous avons en nous le souvenir du moment où le cliché a été réalisé. Cette capacité à reconnaître « Je », aussi bien sur des photographies que sur des enregistrements sonores, ou bien dans les anecdotes racontées par autrui à notre sujet, nous permet d'en apprendre toujours plus sur nous-mêmes. Cependant, pouvons nous vraiment tout savoir de nous-mêmes ? N'existe-t-il pas des zones d'ombre et des mystères irrésolus ? C'est ce que nous nous demandons dans la seconde partie.

Nous savons peut-être beaucoup de choses sur nous-mêmes, mais n'avons-nous pas parfois la sensation désagréable que quelque chose nous échappe, que nous ne savons pas tout sur nous-mêmes ? Comment être maître dur « Je », de notre propre maison comme l'écrit Sigmund Freud, si nous ne connaissons pas toutes les pièces de cette maison que nous appelons « Je » et que nous prétendons connaître ?

IE 951 700 – IMPRIMERIE NATIONALE – 2018-02-PF 005 000

N° 4.1.1

Épreuve/sous-épreuve :
(Préciser, s'il y a lieu, le sujet choisi)

bon sens.

Note : /20

Appréciation du correcteur (uniquement s'il s'agit d'un examen) :

* Uniquement s'il s'agit d'un examen.

En effet, il se peut que certaines informations sur nous-mêmes ne nous soient pas accessibles. C'est ce qu'avance notamment la psychanalyse, avec le concept d'« inconscient », c'est-à-dire une sorte de zone mentale qui regroupe toutes les pensées auxquelles nous n'avons pas directement accès. Pour Freud, cet inconscient regroupe entre autre chose des pulsions refoulées, inavouables, incompatibles avec la vie en société mais que nous aurions tous, enfouies au fond de nous. Ces pulsions sont le produit du « Ça », la part de bestialité qu'il y a en nous et qui, par l'action du « Surmoi », demeure généralement dans l'inconscient. Pourtant, Freud affirme que ces pulsions inconscientes parviennent parfois à la conscience par des moyens détournés, notamment dans les rêves. Mais tant que ces pensées sont dans l'inconscient, elles nous constituent sans que nous les connaissions, preuve que la conscience de soi ne mène pas nécessairement à la connaissance de soi. De plus, il ne suffit pas d'avoir conscience de soi pour analyser son inconscient, par exemple en déduisant du « contenu manifeste » d'un rêve ce que Freud nomme ses « idées latentes ». Ce travail est celui d'un psychanalyste et pas d'une simple personne qui aurait conscience d'elle-même.

N° 5.M.

Il est interdit aux candidats de signer

Ensuite, la conscience de soi n'est pas tout à fait suffisante pour savoir en quoi consiste « Je ». Jean-Paul Sartre explique que « L'existence précède l'essence », ce qui veut dire en somme que « Je » existe avant que quoi que ce soit autre que le fait qu'il existe puisse définir ce « Je ». Sartre va plus loin en disant que pour caractériser un individu, donc fixer son essence, il faut attendre la mort de cet individu. En effet, jusqu'à ses derniers instants de vie, un individu peut faire quelque chose qui soit en totale contradiction avec la caractérisation que l'on avait tenté de faire de lui. Pour se connaître véritablement, pour connaître son essence, il faudrait donc d'abord... mourir. Cela nous amène à considérer qu'on ne peut connaître véritablement que les morts, certainement pas les vivants, et donc certainement pas soi-même. ~~Cela~~ Nous pouvons encore citer l'expérience de pensée du bateau de Thésée qui illustre la difficulté que nous avons à définir notre identité, et donc à arriver à la connaissance de soi-même, et ce peu importe l'acuité avec laquelle nous avons conscience de nous-mêmes. Si nous remplaçons petit à petit les planches du bateau de Thésée, est-ce toujours le même bateau ? Si nos goûts, nos souvenirs et notre corps se transforment au cours de notre vie, sommes-nous toujours la même personne ? La difficulté de définir « Je » peut mener à son ineffabilité.

Enfin, nous pouvons affirmer que la conscience de soi est trompeuse et que de ce fait la connaissance de soi est impossible. Expliquons-nous. Nous ressentons une bigarrelle de sensations et produisons une multitude de pensées.

N°

Cependant, pouvons-nous associer ces sensations et pensées à « Je » ? Le philosophe David Hume incline à penser que non, que « Je » est l'illusion construite à partir de différentes sensations sans lien entre elles. Reprenons l'exemple de la main qui, rapprochée du feu, nous prouve - à tort, selon Hume - que nous avons un corps. Il y a une observation du feu, une observation de la main, une perception de la chaleur et une pensée qui exécute des opérations logiques pour dire que le feu réchauffe la main, mais nul part il n'y a de « Je ». Ludwig Wittgenstein développe quant à lui l'idée de jeu du langage, de laquelle nous allons partir pour montrer une fois de plus que la conscience de soi est trompeuse. Pour Wittgenstein, le langage humain est un ensemble de codes, de règles, de conventions arbitraires. Il compare cela aux jeux : « bonjour » est une formule de politesse de la même manière qu'un jet de dé laissant au sommet la face où sont gravés six ronds noirs nous autorise à avancer notre pion de six cases. Aucun des joueurs autour de la table n'a participé à élaborer cette règle, mais c'est un contrat tacite auquel tout le monde se soumet. En reprenant cette idée de Wittgenstein, nous pouvons dire que le terme de « Je » et son usage sont des conventions, qui sont en effet fort accommodants dans la vie en société. De ce fait, « Je » n'est pas une réalité nécessaire et évidente, mais une construction linguistique, sociale, culturel et historique, un concept contingent. Prétendre avoir conscience de soi-même serait donc absurde, plus encore le serait le fait de prétendre, à partir de cette conscience, répondre au « Connais-toi toi-même ». Toutefois, si « Je » est une fiction, nous pouvons néanmoins étudier cette fiction

N° 7.1.1

et la connaître, sans pour autant s'y assimiler en prétendant avoir « conscience de soi ».

Il faut en premier lieu comprendre que la connaissance de soi, c'est la connaissance des éléments qui se rapportent à « Je ». Mais cette connaissance est-elle nécessairement acquises par ce même « Je » ? Autrement dit, pouvons-nous séparer le « Je », l'objet étudié, de la res Cogitans, la chose pensante, c'est-à-dire la chose qui pense à « Je ». Pour ce faire, nous sommes limités par le langage et nous voyons contraints à désigner l'objet étudié par « Je1 », et l'objet qui étudie ce Je1 par « Je2 ». Cela constitue bien sûr une contradiction au cogito de Descartes ; rappelons qu'une réfutation légèrement différente a été faite par Friedrich Nietzsche, pour qui une pensée n'a pas besoin d'un penseur, en tout cas rien ne l'indique, donc l'existence d'une pensée n'implique pas l'existence de « Je » le penseur. Bref, nous proposons une rupture entre « Je » fictionnel, « Je » comme construction linguistique que nous désirons étudier, et que nous nommons « Je1 », et « Je » comme chose pensante, qui réfléchit à « Je1 » ; ce « Je » ci nous le nommons « Je2 ». Ce faisant nous nous inspirons de Nietzsche bien que nous nous en écartions, afin de montrer qu'il peut y avoir ~~conscien~~ connaissance de soi sans conscience de soi.

Nous pouvons maintenant voir que Je2 peut ne pas avoir conscience d'être Je1. C'est le cas des personnes qui n'ont pas fait l'apprentissage de la fiction linguistique qu'est « Je », « Je » en tant qu'entité centralisatrice de tous les souvenirs, toutes les impressions et toutes les pensées.

ne rien écrire dans la partie barrée

N° 2/11

IE 951 700 – IMPRIMERIE NATIONALE – 2018-02-PF 005 000

Examen ou concours : Série* :

Spécialité/option :

Repère de l' épreuve :

Épreuve/sous-épreuve :

(Préciser, s'il y a lieu, le sujet choisi)

Numérotez chaque page (dans le cadre en bas de la page) et placez les feuilles intercalaires dans le bon sens.

Note : /20

Appréciation du correcteur (uniquement s'il s'agit d'un examen) :

* Uniquement s'il s'agit d'un examen.

Ici, nous pensons aux nourissons. Le Je1 de ces nourissons n'a pas été conscientisé car l'apprentissage de ce que signifie « Je » n'a pas encore mené à bien. De ce fait, le Je2 du nourisson, donc celui qui pense, ne connaît pas Je1. Peut-être même qu'il ne connaît pas Je2, c'est-à-dire qu'il n'a pas conscience qu'il est le penseur à l'origine de ces pensées. Le nourisson n'a conscience d'aucun de ces deux Je et ne s'assimile à aucun d'entre eux, ceci dit, lorsqu'il commence à maîtriser la parole, il est capable de dire qu'il a faim, qu'il veut jouer, qu'il est plus petit ou plus grand que ses frères et sœurs, donc il se connaît sans avoir conscience de lui-même. Un indice supplémentaire de cette absence de conscience de soi est que le nourisson parle de lui à la troisième personne ; il perçoit donc Je1 mais ne s'y assimile pas. Un exemple additionel est celui des personnes atteintes de folie et qui s'expriment elles aussi par la troisième personne, nonobstant quoi elles se connaissent telle qu'a été définie la connaissance de soi dans la première partie et dans l'introduction ; elles connaissent leurs goûts, leurs qualités, leur identité, etc. La seule différence est que leur Je2 ne considère pas que ces éléments sont relatifs à « Je » mais qu'ils appartiennent à « Il ». Ils ne connaissent donc pas véritablement « Je », étant incapables de lier Je1 à Je2.

N° 9.11

Il est interdit aux candidats de signer leur composition ou d'y mettre un signe quelconque pouvant indiquer sa provenance

Enfin, penchons-nous sur un cas spécifique de folie, que sont les troubles de la personnalité multiple. Dans les cas les plus graves, le malade est conscient que cohabitent en lui différentes personnes pourvues de différentes personnalités. S'il y a toujours un Je 1 (le malade) et un Je 2 (le malade comme chose pensante), chacune de ses personnalités se fond dans le Je 1 et le sépare en autant de parties que le malade croit avoir d'identités : Je 1,1 ; Je 1,2 ; Je 1,3 ; etc. Il n'y a plus, au lieu de Je 2, un seul Je 1, mais bien plusieurs, unis seulement par la possession de la même enveloppe charnelle. Il faut pourtant remarquer que Je 2 et Je 1 existaient l'un et l'autre de façon commune ; si désormais il y a donc par exemple un Je 1,4 ; il y a nécessairement un Je 2,4 ; c'est-à-dire la chose pensante de la personnalité n° 4. Selon les cas, ce Je 2,4 peut n'avoir conscience de l'existence que de Je 1,4 ; néanmoins il arrive parfois qu'il ait conscience également de tous les autres Je 1. Ainsi, Je 2,8 peut réfléchir sur Je 1,1, etc. Quel enfer ! Il n'existe pas, aux yeux du malade, de « Je » centralisateur. Chacune des personnalités peut avoir conscience d'elle-même et éventuellement des autres personnalités mais elle n'a pas conscience de « Je », celui-ci étant fragmenté. Et pourtant, le malade peut connaître ce « Je » qu'il n'a pas conscience d'être, ce en observant son corps ou en discutant avec un psychologue qui lui explique ses troubles et le renseigne sur sa « vraie » identité, celle qui prend le dessus sur toutes les personnalités qui fragmentent son « Je ».

N° 10/11

Nous avons donc vu qu'il apparaissait en premier lieu que nous pouvons avoir conscience de nous-mêmes et donc nous connaître ; puis nous avons vu que cette conscience de soi est fragile et peine à mener à la connaissance de soi ; avant de s'interroger sur la possibilité de se connaître sans avoir conscience de soi en opérant une distinction entre Je1 le Je étudié et Je2 le Je qui étudie. Toutefois, nous ne pouvons pas prétendre nous assimiler à Je2, pour la même raison que Hume et Wittgenstein montrent qu'on ne peut s'assimiler à Je1. Pour réfléchir à cette fiction qu'est Je2, nous devons donc nous placer dans le cadre de Je3, lui-même étudié par Je 4... c'est une régression à l'infini. Ainsi nous pouvons nous demander si nous pouvons réellement réfléchir sur nous-mêmes et comment nous y prendre, ou bien si cette ambition est impossible à accomplir, conduisant fatalement à l'abandon de toute conscience de soi et de tout « Je ».